

notre étude par une observation plus générale. Ces hommes s'adonnèrent avec assez de bonheur à quelques-uns des genres les plus relevés de l'art. Ils le firent surtout avec une droiture de conscience, avec un respect de la morale qu'on voudrait retrouver chez tous leurs émules d'autre langue. Ils ne prostituèrent pas la parole par ce dévergondage de formes creuses et grandiloquentes, éternelle tare de la littérature révolutionnaire. Ils ne la traînèrent pas dans la fange où trop de leurs contemporains la condamnèrent à souiller ses ailes. Respectueux de lui-même, leur art, si rudimentaire qu'il fût, fut au service seulement de la vérité, sinon de la beauté. La vérité, pour ne l'avoir pas recherchée dans tous les domaines où d'autres avaient le loisir de la suivre, ils lui sont du moins demeurés fidèles jusque dans l'expression. C'est un mérite assez rare, surtout alors, pour qu'on n'ait pas le droit de le passer sous silence.

* * *

Par le moyen de l'éloquence parlementaire, de la presse et de la poésie, les lettrés de 1760 à 1840 prônèrent donc la vérité politique et nationale. Peut-on prétendre qu'ils la servirent pareillement sur le champ de l'histoire ? C'est là le thème du second reproche de lord Durham à leur adresse.

Une concession d'abord s'impose. On a dit de leurs devanciers, les Français du Canada : " L'histoire, ils étaient trop occupés à la faire pour avoir le temps de l'écrire. " On peut en dire autant d'eux, pour le même motif, et leur appliquer le tableau des luttes antérieures tel que M. Chapais l'a tracé.¹² On a lu plus haut le récit, fait par le même écrivain, des agi-

¹² *Discours et conférences*, I: La nationalité canadienne-française, tout le premier point.